

ABONNEMENTS

Lyon et banlieue.....	un mois 50 cent.
Départements du Rhône et limitrophes.....	— 60
Autres départements....	— 70



Pour les abonnements et la correspondance
écrire franco à l'adresse suivante :

Le journal le **RASOIR**,
Rue de la Belle-Cordière, 14, Lyon.

Et joindre à la lettre le montant de l'abonnement
en timbres-poste.

LIBRAIRIE ÉVRARD

rue Impériale, 52.

JOURNAL SATIRIQUE HEBDOMADAIRE

PARAISSANT LE DIMANCHE

A. CHERANCÉ

Gérant responsable.

SOMMAIRE : Jules Simon. — Coups de Rasoir. — Enseignement
libre et laïque. — Où l'on va trouver Lagarguille au pied du
mur. — Rémiscences. — Rhubarbe et séné. — Œuvres de
Chanoz dit Lagarguille. — Dépêches universelles.

JULES SIMON

Jules Simon est libéral !
Quand sa popularité croule,
Il montre que son idéal
Est d'être encensé par la foule !

Au paletot conservateur,
Dont il brigue la clientèle,
Il dit : « Je ferai ton honneur,
« Pourvu que tu me sois fidèle !

« Je suis un homme de progrès,
« Mais de progrès tout pacifique.
« Je ne troublerais pas la paix
« Pour la meilleure république ! »

Mais, si les hurleurs enragés,
En public le traitent de lâche,
Jamais, parmi les insurgés,
Le mielleux Simon ne se fâche.

« Messieurs, je n'ai rien entendu, »
Dit-il en digérant sa bile.
« J'ai reçu l'honneur qui m'est dû..... »
— Simon !.... tu n'es pas difficile !....

Si la bête hurle plus fort
Et veut faire le diable à quatre,
Simon d'une voix de stentor
Crie : Amis ! jurons de nous battre !

A l'habit il promet la paix,
A la blouse il promet la guerre.
Pour atteindre aux plus grands succès
A tout le monde il tient à plaire.

C'est pour que ses applaudisseurs
De varier n'aient quelque envie
Qu'en face de ses auditeurs
Un bon comédien varie !

Pour bien peindre Jules Simon,
Laissez les couleurs, la palette,
Et montrez sur une maison
La plus sensible girouette !

VITRIOLIN.

COUPS DE RASOIR

Décidément, les irréconciliables n'aiment pas à

voir des fusils entre les mains de leurs adversaires.
Ils affichent depuis quelque temps pour cette arme
une haine équivalente à celle que MM. les voleurs
ont vouée aux bicornes de gendarmes et de sergents
de ville.

On sait avec quelle amère violence le *Rappel*, le
Réveil et la *Réforme* ont flétri ce qu'ils appelaient
les « massacres de la Ricamarie et d'Aubin. »

Pendant trois mois, à propos de ces deux exécutions,
regrettables, j'en conviens, mais nécessitées
par les provocations et les voies de fait de ceux qui
en ont été les principales victimes, pendant trois
mois ils ont épuisé tout leur vocabulaire d'injures
à l'armée et au gouvernement, pendant trois mois
ils ont bavé sur les canons des chassepots.

Ne voilà-t-il pas maintenant que ces mêmes jour-
naux imbéciles s'en prennent aux fusils Lefauchaux
à propos des chasses de Compiègne !

L'Empereur et les ministres sont traités par eux
d'assassins, ni plus ni moins, pour avoir abattu cha-
cun un certain nombre de pièces de gibier.

Cette grande pitié qu'ils épanchaient dans leurs
colonnes à propos des mineurs de la Loire et de
l'Aveyron, ces pleurs d'autruche qu'ils versaient,
ces gémissements de veau orphelin qu'ils poussaient
sur la tombe des victimes et sur le sort de leurs fa-
milles, tout cela, se trouvant aujourd'hui sans em-
ploi, est reporté par eux sur les lapins, les cerfs, les
chevreuils des parcs impériaux. Peu s'en faut qu'ils
n'incorporent les bécasses, les poules d'eau et les ca-
nards dans cette collection de sacrifiants barbus, ha-
bitués des réunions publiques, qu'ils appellent le
peuple.

Ah ! ne désespérons de rien ! Un jour qu'ils man-
queront d'un cadavre de bonne volonté comme le
sieur Noiret, on les verra peut-être longer les rues de
Paris portant sur leurs épaules une oie inanimée et
criant d'une voix glapissante : « Aux armes ! On as-
sassiné nos frères ! »

Je suis bien sûr que les oies écriront aux journaux
et se déclareront offensées par cette prétendue fra-
ternité.

A propos d'un enterrement qui a eu lieu dans la
paroisse Saint-Pothin et pour lequel un prêtre bien
connu, cependant, par sa charité a montré, à mon
avis, peut-être un peu trop de précipitation, le
Progrès, que les lauriers de l'*Excommunication* empê-
chent de dormir, n'a pas manqué de pousser les
hauts cris et de proclamer bien haut la rapacité du
clergé.

La rapacité du clergé, Monsieur ? mais il est avéré

pour tous ceux, notamment, qui connaissent les us
et coutumes de la paroisse Saint-Pothin, qu'il s'y
fait annuellement près de 200 enterrements gratuits.
C'est de la rapacité, cela ?

Ceci posé, laissez-moi, illustre et éloquent Lucien
Jantet, dit Poulon, vous adresser une petite ques-
tion :

Pensez-vous que le clergé doive exercer tout à
fait gratuitement son ministère ? — Cela était pos-
sible autrefois, avant 89, avant que vos aïeux en
démagogie ne l'eussent dépouillé de tous ses biens ;
mais aujourd'hui cela ne se peut plus.

Que le prêtre soit charitable, bien ! très-bien ! Il
n'y manque jamais, du reste. Mais que l'on vienne
exiger cette charité comme un droit, voilà, par
exemple, qui est un peu trop fort !

« Quand il s'agit de l'enterrement d'un pauvre,
« Messieurs du clergé ne se gênent pas, dites-vous ? »

Eh bien ! M. Jantet, dit Poulon, la rédaction du
Rasoir aussi est pauvre : ce journal n'a jamais été
une affaire de spéculation, mais une affaire de con-
victions. Quoique pauvres, nous serions tous très-
désireux de lire la prose admirable que vous semez
dans la feuille de maman Chanoine, l'amie de Marie
Stuart. Nous venons donc vous prier de nous faire
servir, à partir de lundi 8 novembre, un abonnement
gratuit au *Progrès*.

Si, du reste, vous n'accueillez pas notre demande,
je vous préviens que toute la rédaction du *Rasoir*
va s'écrier en chœur :

— « Ah ! ah ! voyez-vous ça ? Quand il s'agit de
« l'abonnement d'un pauvre, Messieurs du *Progrès*
« ne se gênent pas. »

Les archi-irréconciliables, voyant que leur entre-
prise du 26 octobre avait raté, mais là, complète-
ment raté, ont essayé de l'attribuer au gouverne-
ment et ont même prétendu que celui-ci avait com-
mandé 2,000 blouses blanches pour revêtir, durant
cette belle journée, tous ses agents de police et en
faire ainsi des agents provocateurs.

Je veux bien, moi, après tout, que ce soit le gou-
vernement qui ait conçu le projet de l'émeute ou de
la révolution qui devait éclater au 26 octobre, mais
alors Kératry, Gambetta, Raspail, Marion, Girault,
qui ont, des premiers, prêché cette manifestation et
invité le peuple à y prendre part, ne sont autre
chose que des mouchards au service de M. Piétri,
préfet de police.

Je demande qu'on leur délivre à chacun une de
ces prétendues blouses blanches qui ont été com-
mandées à la maison Godillot.

Un BAVARD.

ENSEIGNEMENT LIBRE ET LAIQUE

Que penseriez-vous, lecteurs, si vous appreniez un beau matin que Jérôme Cotton ou Boquillon va ouvrir un cours d'orthographe ou de belles-lettres ? — Vous vous diriez sans doute que notre pauvre langue française va encore tomber entre bonnes mains et qu'il est heureux qu'elle ait un point de ressemblance avec l'Hydre de Lerne, dont les têtes repoussaient au fur et à mesure qu'elles étaient tranchées.

Eh bien ! ce qui paraîtrait monstrueux à tout Français désireux de ne pas voir sa langue tourner au charabia est en ce moment sur le point de recevoir un commencement d'exécution : on fait circuler dans Lyon le programme de la société dite d'*Enseignement libre et laïque*, qui va, dit-on, ouvrir des cours.

Il y aurait beaucoup à dire sur ce fameux programme, qui contient les cocasseries les plus exhalantes : ce sera l'œuvre d'un article subséquent. Pour aujourd'hui, je me borne à vous signaler les noms des fondateurs de cette société d'enseignement.

Ce sont :

MM. Favier, rue Saint-Joseph, 19 ;
Batifois, rue de Chartres, 32 ;
Pinet, rue de Sèze, 90 ;
Legros, rue de Créqui, 57 ;
Chapillet, rue des Tables-Claudiennes, 35 ;
Monot, Grand'Côte, 31 et 33 ;
Duguerry, montée Rey, 5 ;
Denis Brack, rue Quatre-Chapeaux, 7 ;
Francfort, rue Perrot, 1.
Blain, rue Saint-Pierre-de-Vaise, 56.

Le vice-président de cette société, c'est le jeune Andrieux, qu'en effet j'aurais été bien étonné de ne pas trouver là, ce jeune ambitieux ayant l'inqualifiable habitude de fourrer son nez partout.

Quant au président, il désire vaquer *incognito* aux charges que lui impose cette haute dignité.

J'ai cherché longtemps dans la liste qui précède quelque nom connu dans les sciences ou les lettres : j'avoue, à ma honte, que je n'en ai pas trouvé. Ma recherche, toutefois, n'a pas été inutile : j'ai trouvé autre chose :

Vous souvient-il, lecteur, de ce fameux manifeste dit du *Bulletin blanc*, prodige de charabia babélique, qui parut lors des élections dernières et qui conseillait aux Lyonnais de s'abstenir de voter pour tout candidat ne revendiquant pas immédiatement la déchéance des propriétaires et le partage des propriétés ? — Ce manifeste contenait la signature Favier, qui est en tête de la liste précédente. Il y a tout lieu de croire que le Favier du *Bulletin blanc* et le Favier de l'*Enseignement libre et laïque* ne sont qu'un seul et même Favier, d'où je conclus que l'art d'emprunter la propriété au propriétaire sans sa permission constituera l'une des bases dudit enseignement.

Vient ensuite sur la liste :

Pinet, rue de Sèze, 90 ;

Celui-là est plieur de son état. Je n'ai jamais ouï dire qu'il ait fait couronner aucun ouvrage scientifique ou littéraire par l'Académie française, mais peut-être l'Académie de Brindas lui a-t-elle décerné des palmes honorifiques. Passons.

Legros, rue de Créqui, 57.

Celui-là, dit-on, est un ex-commandant de pénitencier. Il sera, sans doute, chargé de la partie disciplinaire de l'institution et aura pour mission de mettre au cachot les élèves récalcitrants qui troubleraient la classe par leur *ramage*.

Ah ! mais, attendez, attendez donc ! j'en ai sauté un, par mégarde, et c'est le plus drôle :

Mesdames et messieurs, je vous présente M. Batifois, épiciier, rue de Chartres, 32.

— M. Batifois ! dites vous ?... Connais pas.

Mais si ! mais si ! Vous le connaissez bien ! Laissez-moi donc vous rafraîchir la mémoire.

Quelques jours avant les dernières élections, une réunion publique eut lieu au manège Collin, rue Monsieur.

Après une tempête de beuglements sauvages poussés par les raspailistes, qui me donnèrent en cette circonstance une haute idée de leur noble éducation libérale et de leur exquise politesse, un Monsieur aux larges épaules, au nez en trompette, au visage empreint d'une béate satisfaction de soi-même, monta à la tribune, développa un papier, toussa,

cracha, éternua, se moucha dans un mouchoir à carreaux rouges, dessina quelques gestes que lui eût enviés un télégraphe aérien et commença la lecture de la circulaire Raspail, placardée depuis une dizaine de jours seulement dans toutes les pissotières lyonnaises.

Infortunée langue française, que lui avais-tu fait pour mériter d'être ainsi écorchée ?

Ce malheureux lecteur n'avait qu'un seul défaut : il ne savait pas lire le *fin*. Aussi pataugeait-il affreusement dans l'élucubration du patriarche au campbre ; mais, doué d'un remarquable aplomb, quand sa langue lui refusait la prononciation d'un mot ou que les rires de l'assemblée lui signalaient l'apparition d'un *cuir*, il demandait à l'assistance ou donnait lui-même le signal d'une salve d'applaudissements au souvenir de Raspail, et étouffait ainsi maints quolibets qui ne demandaient qu'à l'apostropher.

Ce lecteur érudit, qui lisait et parlait un français à côté duquel l'idiome *canut* est essentiellement orthodoxe, c'était Batifois, l'épicier Batifois, inventeur des barils d'anchois à compartiments imperméables.

C'est ce même Batifois qui, aujourd'hui, collabore efficacement à la fondation de l'*Enseignement libre et laïque*, destiné à projeter les rayons éblouissants de la science dans l'ancre infect de l'ignorance lyonnaise.

En fait d'ignorance, il est certain qu'on n'eût guère pu trouver quelqu'un de plus compétent que Batifois.

Pour terminer, un trait caractéristique :

La société d'*Enseignement libre et laïque* s'est mise tout d'abord sous le patronage de l'Association des maçons. Voudrait-elle apprendre aussi l'auvergnat à ses adeptes ?

FAUSTIN.

Où l'on va trouver Lagarguille au pied du mur.

Lagarguille n'en a pas fini avec Dieu. S'il ne peut le réduire au néant, comme il le désirerait, il se dédommage de son impuissance en le bafouant de son mieux.

On sent, chez ce compère de Denis Brack, fermenter contre Dieu une rage concentrée, qui paraît n'être pas moins incurable que celle qui se développe spontanément chez l'espèce canine.

D'où lui vient le virus de cette maladie ?

J'ai consulté à ce sujet d'Alembert, et voici sa réponse :

« Le désir de ne plus connaître de frein à ses passions, la vanité de ne pas penser comme le vulgaire ont fait beaucoup plus que les illusions et les sophismes chez la plupart des incrédules ; que les passions et la vanité se taisent, et la foi revient. »

Or, si la foi ne revient pas chez Lagarguille, il y a lieu de supposer que ses passions et sa vanité ne se taisent pas.

De plus, Lagarguille, un jour qu'il étalait avec complaisance la commodité de sa morale, afin, sans doute, de se faire plus facilement des prosélytes, déclarait très-carrément qu'il n'a d'autre règle de conduite que *ses besoins et son intérêt*.

Donc, s'il a besoin qu'il n'y ait pas de Dieu, il fera nécessairement, pour le service de son *intérêt*, tout ce qui dépend de lui pour supprimer Dieu ou du moins pour le déconsidérer.

On arrive ainsi à comprendre pourquoi Lagarguille s'essouffle et se morfond dans les assauts aussi incessants que ridicules qu'il livre à la Divinité.

Lagarguille, pour se poser auprès de ses lecteurs, a l'air de nous adresser des provocations et des défis en parodant au pied du mur avec des attitudes de pourfendeur.

Or, les faux airs de Lagarguille, loin de nous en imposer, ne suffisent pas à masquer son peu d'assurance et son peu de solidité, et les traits qu'il lance ont le pouvoir de nous intimider à peu près autant que les bulles de savon que gonfle le souffle des enfants.

Nous savons d'ailleurs qu'il n'a pas assez de confiance dans ses armes pour accepter un tournoi en règle. Tout son talent, toute sa bravoure, consistent à parader dans le champ du combat à la plus grande distance possible de ses adversaires et à es-

quiver habilement par la fuite les coups qui lui sont portés. Mais n'espérez pas qu'il soutienne le choc d'une rencontre, même au pied de son mur.

Les redoutables pourfendeurs de son espèce ont une autre tactique !

Un proverbe dit : *Au pied du mur on connaît le maçon*. L'expérience ajoute : *Au pied du mur on trouve quelquefois... autre chose*.

Que Lagarguille tienne à se faire passer pour maçon, c'est possible, s'il juge qu'il y ait intérêt.

Je lui ferai remarquer, toutefois, que les maçons édifient et que lui non seulement ne sait rien construire, mais qu'il ignore même l'art de démolir.

Or, un maçon qui ne sait ni construire, ni démolir, que peut-il être sinon un... *goujat* ?

De plus, les abords du mur de Lagarguille sont défendus par une rangée de pauvretés écœurantes et d'inepties venimeuses qui ressemblent plutôt à des tas d'ordures qu'à des ouvrages de guerre. Il n'est nullement agréable, dès lors, de patauger au milieu de tout cela.

Cet obstacle est le seul qui m'ait empêché, dès le principe, de piétiner sur la *plate-bande de son mur*.

Mais j'ai retroussé mes pantalons, j'ai retroussé mes manches, j'ai mis des bottes, j'ai mis des gants, et m'y voilà !

Voyez un peu la belle besogne que Lagarguille accomplit au pied de son mur. Il dit :

« Si un géomètre voulait nous démontrer que le diamètre d'un cercle est plus long que sa circonférence, et si un arithméticien essayait de nous prouver que deux et deux font plus ou moins de quatre, nous leur ririons au nez un moment et nous leur tournerions le dos ensuite.

« Eh bien ! les prêtres de toutes les religions, avec leurs mystères, leurs amulettes, leurs prières et leurs miracles, ressemblent de tous points, en morale, aux singuliers professeurs dont nous venons de parler.

« Il est vrai qu'on a vu des hommes, et en grand nombre, faire la grimace en avalant leurs pilules, et d'autres protester énergiquement et refuser de les prendre. Mais cette minorité a été entraînée par la foule moutonnière, ignorante et intéressée, et, les bûchers aidant, on a imposé au monde les croyances les plus folles et les plus humiliantes. »

Ouf !... Et dire qu'il se trouve des lecteurs pour digérer de pareilles tartines !

Quand on se respecte assez peu pour outrager avec tant de sans gêne la vérité et le sens commun, on a perdu tout droit au ménagement. Quand on met la passion et l'aveuglement à la place de la raison et de la lumière, on ne prouve que son ignorance et sa mauvaise foi.

Il est, en effet, des sottises qui se réfutent par leur exagération même.

Lagarguille ne trouve rien de mieux, pour chercher à déconsidérer ses adversaires, que de leur prêter ses propres travers.

Mais le procédé n'est pas nouveau chez des gens de son opinion.

Mais il est des coiffures qui ne vont pas à tout le monde, et la sienne ne peut convenir qu'à lui.

Que signifie cette diatribe banale et sans portée ? — Qu'il a du venin et que, pour l'inoculer, tous les moyens lui sont bons !

Mais que dites-vous de cette foule moutonnière, ignorante ou intéressée ?

Cette foule moutonnière, ignorante et intéressée, ô digne docteur de la libre-pensée ! comprend tous les plus grands caractères, tous les plus grands génies, tous les plus grands savants : — D'Aguesseau, Lamoignon, Mathieu Molé, Cujas, Newton, Pascal, Racine, Bossuet, Copernic, Buffon, Montesquieu, Cuvier, Napoléon, etc., etc. !

C'est ainsi que chez vous on écrit l'histoire !

Lagarguille ajoute : « Et, les bûchers aidant, on a imposé au monde les croyances les plus folles et les plus humiliantes. »

Comme, selon sa louable habitude, Lagarguille se complait à affirmer sans preuves ; comme, ainsi que je l'ai déjà établi, il prend sans vergogne le contre-pied de la vérité, je me contenterai d'affirmer à mon tour que les croyances qui, selon lui, sont les plus folles et les plus humiliantes doivent être en réalité les plus saines, les plus honorables et les plus dignes de la raison humaine !

A en croire Lagarguille, c'est au moyen des

bâchers que le Christianisme se serait imposé au monde, quand, au contraire, il s'est imposé par la force de la vérité et malgré les bâchers qui ont dévoré plus de douze millions de martyrs !

Et voilà les hommes qui osent invoquer la science contre la religion !

Leur science à eux c'est la plus insigne mauvaise foi ! Leur équité c'est l'outrage poussé à des limites où l'odieux cède la place au ridicule !

La plus grande haine de Lagarguille est contre Dieu ; la seconde est contre les prêtres.

C'est ainsi que les conspirateurs de toute espèce enveloppent le plus souvent les ministres d'un souverain dans l'attaque qu'ils dirigent contre ce dernier.

Lagarguille a d'ailleurs adopté une tactique qu'il peut croire habile, mais qui certainement n'est pas loyale.

Il met sur le même pied tous les dieux, toutes les religions et tous les prêtres, et il établit ainsi à dessein une solidarité entre le faux et le vrai ; il rend ainsi à plaisir la vérité responsable de l'erreur.

Si un juge qui se prétendrait équitable et clairvoyant, poursuivant les contrefacteurs d'un objet d'art du plus haut prix, faisait appeler devant lui non seulement les faussaires, mais encore le propriétaire de l'objet d'art contrefait, ordonnait le dépôt de l'objet vrai et des objets faux, et, sous prétexte que l'assemblage provoqué par lui contiendrait du faux, condamnerait indistinctement tous les propriétaires des objets déposés, la victime avec les faussaires, l'innocent avec les coupables, que dirait Lagarguille ?

Il n'aurait pas assez de cris de réprobation pour flétrir l'aveuglement et l'iniquité de pareil juge, et il aurait raison. Or, dans une cause bien plus importante, il ne montre ni plus de clairvoyance ni plus d'équité.

Ajoutons qu'il s'érige juge de sa propre autorité et qu'il prononce des condamnations iniques avec préméditation et sans même daigner examiner la cause dans laquelle il se permet d'intervenir.

Comment veut-il que nous qualifions une telle conduite ?

L'opinion publique répondra contre lui.

Lagarguille, supposant que les prêtres n'ont, comme lui, d'autre règle de conduite que leurs besoins et leur intérêt, dit : « S'ils ne peuvent vous faire accepter Dieu par la force, ils tâcheront de vous le faire accepter comme une nécessité. »

Où donc Lagarguille a-t-il vu les prêtres catholiques imposer Dieu par la force ?

Je suis porté à croire que les prêtres sont des hommes bien parfaits puisqu'il en est réduit à inventer contre eux des griefs imaginaires !

Mais passons !

Il s'empare de ce cri que la nécessité d'un Dieu arrachait à Voltaire : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer* ! et il ajoute :

« Et les prêtres en sont réduits à emprunter au philosophe cette arme empoisonnée et à deux tranchants, qui semble avoir été oubliée par lui comme un piège destiné à blesser ceux qui voudraient s'en servir contre la liberté, car ce raisonnement ironique renferme le plus formel aveu qui ait jamais été fait de l'impuissance humaine à l'égard de la divinité. »

Cette citation nous révèle tout Lagarguille et sa logique. Il presse le vrai pour en faire sortir le faux !

Qui donc peut prétendre que les prêtres en soient réduits à emprunter cette arme au philosophe ? (Lagarguille probablement n'en reconnaît pas d'autre.)

Si l'erreur est pour lui la vérité, il veut encore que la vérité soit aussi l'erreur.

Thiers a dit : « Une intelligence supérieure est saisie à proportion de sa supériorité même des beautés de la création. C'est l'intelligence qui découvre l'intelligence dans l'univers, et un grand esprit est plus capable qu'un petit de voir Dieu à travers ses œuvres »

Or, Voltaire, qui avait une supériorité d'intelligence que personne ne peut nier, lorsque la passion ne l'égare pas, lorsqu'il interrogeait l'univers, il était tellement pénétré de la nécessité d'une cause

première, d'une intelligence supérieure, d'un ordonnateur souverain, d'un législateur immuable, d'une autorité toute-puissante, pour gouverner le monde intellectuel, le monde moral, comme le possesseur de ces attributs gouverne le monde physique, pour refréner les passions et les vices qui tendent sans cesse à troubler la société et à la dissoudre, qu'il s'écriait alors : *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer* !

Ce cri voulait dire énergiquement que Dieu est indispensable et que l'humanité ne peut se passer de lui.

Et c'est ce cri d'une intelligence inondée du rayonnement de Dieu dans l'univers, d'une conscience toute frémissante de l'évidence et de la nécessité de l'existence de Dieu, que Lagarguille voudrait interpréter contre Dieu !

La conclusion qui découle des prétentions ridicules de ce piètre logicien, c'est qu'il ne se trouve pas, s'il est de bonne foi, dans les conditions intellectuelles et morales qui permettent de voir Dieu à travers ses œuvres !

Cet état de Lagarguille ne le rend pas plus modeste, au contraire. Il lui plairait de faire table rase de tous les dogmes et de toutes les croyances, pour chercher à se donner la mission impossible d'essayer d'asseoir le monde sur de nouvelles bases, au risque de le précipiter dans les abîmes.

Or, Voltaire, sur lequel il croyait pouvoir s'appuyer contre Dieu, a dit encore :

« Si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint comme acharnés sur leurs victimes. »

On a vu assez souvent les aveugles jouer de la clarinette, mais jamais ils n'avaient eu, jusqu'à ce jour, la singulière prétention de vouloir diriger ceux qui ont conservé l'usage de leurs yeux.

Croyez-moi, Lagarguille : contentez-vous de jouer de la clarinette !

VITRIOLIN

RÉMINISCENCES.

Le 10 octobre dernier, peu de temps après l'évacuation de la salle des Folies-Belleville, la rue de Paris était parcourue par une foule nombreuse et bruyante, d'où partaient ces cris sinistres : « On massacre nos frères !... Vengeons-les !... »

Sur les bras de quelques-uns était porté Noiret, qui paraissait inanimé et avait des traces de sang au visage.

Parmi les plus exaltés se faisait remarquer Havrez, condamné, ces jours derniers, à quatre mois de prison pour cris séditieux.

Veut-on connaître cet individu et se rendre un peu compte de la valeur personnelle du plus grand nombre de ces orateurs des réunions publiques ? — Ecoutons M. l'avocat impérial Aulois :

« Havrez, dit-il, a déjà été frappé par la justice pour un crime honteux : un attentat à la pudeur sur une enfant de huit ans. »

« L'épreuve qu'il a subie n'a pas suffi pour l'attacher au bien. C'est aujourd'hui un mauvais ouvrier ; il a une femme et des enfants qu'il laisse dans le besoin pour courir les réunions publiques et y faire étalage de ses talents oratoires. Chose digne de remarque, Messieurs, le sujet sur lequel s'exerce le plus volontiers sa faconde, c'est... l'éducation de la femme et la nécessité de la soustraire aux influences cléricales ! »

C'est-à-dire que, s'il habitait Lyon, Havrez serait un lecteur de l'*Excommunié* et peut-être même un ami de Denis Brack.

Un autre individu que Denis Brack et Chanoz, employé à la Compagnie du gaz de la Guillotière, revendiqueraient au moins pour lecteur et qui aurait des titres à cette sublime faveur, s'il habitait Lyon, c'est Panole, qui vient d'être condamné à mort par la Cour d'assises du Var pour avoir tué un balayeur de rues qui voulait l'empêcher de troubler une procession.

Les débats ont révélé sur cet ennemi des manifestations du culte catholique un détail caractéristique : à chaque coup de poignard qu'il donnait au malheureux cantonnier, il léchait délicieusement son arme ensanglantée.

Eh bien ! parlez-moi de cela ! Voilà une bête sauvage comme il en eût fallu une à l'*Hydrophobe*, journal de Messieurs Denis Brack et Chanoz, employé à la Compagnie du gaz de la Guillotière, à l'époque où il prêchait l'assassinat des rédacteurs du *Rasoir* et l'incendie de l'imprimerie Vingtrinier !

Vous savez que le journal la *Réforme*, une poissarde de la presse parisienne, a pour directeur M. Malespine.

Un de mes amis a connu autrefois un certain M. Malespine, journaliste ou soi-disant tel.

C'était dans une ville des États-Unis d'Amérique, à la Nouvelle-Orléans.

Ce M. Malespine, journaliste, annonça, un jour, à grand bruit de réclame, qu'il allait créer un journal français dans cette cité, où l'on parle presque exclusivement notre langue.

Il faisait appel aux capitalistes.

L'appel de M. Malespine fut entendu, et en peu de temps un grand nombre de souscripteurs, entre autres mon ami, eurent constitué une somme s'élevant environ à 50,000 francs.

Vous croyez peut-être qu'à quelques jours de là le journal de M. Malespine parut ?

Eh bien ! pas du tout ! ce fut M. Malespine qui disparut : un beau matin on apprit qu'il s'était embarqué sur un bâtiment faisant voile pour la France.

Le M. Malespine de la Nouvelle-Orléans est-il parent ou allié du M. Malespine qui dirige à Paris le dégoûtant journal la *Réforme* ?

On demande un *Communiqué*.

CASTOR.

RHUBARBE ET SÉNÉ

A n'en pas douter, lecteur, vous avez vu plus d'une fois, en place publique et dans les foires, des saltimbanques dansant sur la corde raide, marchant sur les mains et faisant l'arbre fourchu à la cime d'une perche en équilibre.

L'associé du bateleur, celui qui bat la grosse caisse, débite le boniment, annonce chaque tour par un nom pittoresque, et invite entre temps le public à mettre la main à la poche, n'attendant pas que les spectateurs se laissent aller à la spontanéité de leur enthousiasme : il donne lui-même le signal des applaudissements et des bravos.

— Allons, Mesdames et Messieurs, un peu d'encouragement pour l'artiste !

Quand le moment arrive d'exécuter lui-même son répertoire de voltiges, de sauts périlleux, de culbutes, le camarade en fait autant pour lui.

C'est ce qu'on appelle l'*admiration mutuelle*.

Or n'allez pas croire que cette charmante réciprocité de réclames n'existe que parmi les saltimbanques et les bateleurs de la place publique et de la foire : l'admiration mutuelle est chose généralement pratiquée dans cette tribu de Béni-Zougs-Zougs qui s'intitule le parti démocratique.

Jules Simon fait l'éloge de Bancel, Pelletan, Ferry, Gambetta, etc..., à charge de revanche.

Bancel fait l'éloge de Jules Simon, Pelletan, Ferry, Gambetta, etc..., à charge de revanche.

Pelletan fait l'éloge de Jules Simon, Bancel, Ferry, Gambetta, etc..., à charge de revanche.

Le *Progrès* fait l'éloge de l'*Eclair*, qui fait lui-même l'éloge du *Progrès* et du *Phare de la Loire*, lesquels font à leur tour l'éloge de l'*Eclair*, de la *Gironde*, de l'*Emancipation*, lesquels, etc...

Et ainsi de suite.

On a même vu souvent des démocrates, tels que M. Frédéric Morin, faire leur propre éloge dans les lettres qu'ils écrivent aux journaux sous des pseudonymes et se proclamer sans vergogne *gens d'esprit*, *profonds politiques*, *publicistes de la plus grande espérance*, *braves*, *courageux*, *généreux jusqu'à l'héroïsme*, etc... (HIS-TO-RI-QUE).

Mais, tenez ! n'allons pas si loin chercher nos exemples d'admiration mutuelle : restons à Lyon.

Il y a quinze jours le citoyen Bancel, la gloire de La Mastre (Ardèche), faisait une causerie à la Salle Philharmonique.

Le bureau était présidé par le jeune *avocat* Andrieux, qui trouve que parader dans les réunions publiques, c'est décidément plus commode que de plaider et, surtout, que de gagner ses procès.

Ainsi que l'a fait remarquer le *Courrier de Lyon*, le jeune Andrieux se garda bien de dire quel suffrage universel l'avait nommé président de cette assem-



blée essentiellement démocratique. Je dois en conclure que le jeune *avocat* s'était délégué lui-même, de sa propre autorité, comme naguère les soi-disant représentants des corporations ouvrières aux congrès de Bâle et de Lauzanne.

Quoi qu'il en soit, si M. Bancel aime qu'on brûle sous son nez l'encens de l'éloge banal (3^e qualité), dit *encens à tout*, il dut se trouver servi à son goût, car, avant de donner la parole au député de la 2^e circonscription du Rhône, M^e Andrieux crut devoir à brûle-pourpoint lui décocher les épithètes d'*éloquent*, de *savant*, d'*illustre*, de *grand citoyen*, que sais-je, moi ?

Ce *crescendo* d'éloges méritait une récompense honnête.

En avant l'admiration mutuelle !!

M. Bancel commence par chanter plusieurs couplets de son éternelle rengaine :

Triste exilé sur la terre étrangère ;

Puis tout à coup, se tournant vers M^e Andrieux, il le montre de la main à l'assistance et s'écrie :

— Voyez-vous ce jeune homme ! à peine au sortir de l'enfance (1), il est *éloquent*, *savant*, *profond politique*, *grand citoyen*.....

..... Chez les âmes bien nées

Le talent n'attend pas le nombre des années.

(HIS-TO-RI-QUE).

Moi je pense que M. Bancel se fichait tout simplement du jeune Andrieux. Et pourtant..... Et pourtant, celui-ci ne sourcilla pas : il avala le compliment d'une seule bouchée et sans faire le moindre effort sur lui-même.

On put espérer un instant que les deux compères s'en tiendraient là et s'arrêteraient enfin sur cette pente glissante de l'admiration mutuelle. — Ah ! bien oui !

Notre Démosthènes au maillot, qui avait traité Bancel d'*illustre*, semblait espérer que le député lui renverrait l'épithète ; mais celui-ci, la trouvant un peu trop forte pour ce jeune homme, *tout bien* né qu'il pût être, l'avait gardée toute entière pour lui-même.

Or, M^e Andrieux tenait essentiellement à cette brillante qualification. Il fit donc une nouvelle tentative pour se la faire adjuger. A peine M. Bancel eut-il terminé son discours, l'avocat lyonnais à la salle des Pas-Perdus se lève et s'exprime à peu près dans les termes suivants :

« — Citoyens, vous venez d'entendre notre illustre « député vous exposer ses principes....., qui sont « sans doute les vôtres....., à vous qui..... « n'avez d'autres principes que..... ceux de votre « illustre représentant....., dont votre « vote unanime..... a consacré..... les principes....., auxquels nous..... adhérons « tous..... en principe....., nous qui..... « sommes en communauté..... d'idées et de..... »

Le mot *principe*, suspendu comme une épée de Damoclès, allait évidemment tomber encore une fois au moins sur la tête de l'auditoire. La salle entière le comprit, fit entendre un grognement significatif, et celui que l'*Hydrophobe* a appelé une des gloires du barreau lyonnais, renonçant à achever le compliment au long cours sur lequel il s'était étourdiement embarqué sans boussole, s'arrêta net, rebroussa chemin et leva la séance.

L'épithète d'*illustre* était à jamais perdue pour M^e Andrieux : la rhubarbe qu'il venait de passer à M. Bancel était bien de trop mauvaise qualité pour que celui-ci pût décemment répondre à cette gracieuseté par un envoi de séné.

Je suis de ceux qui trouvent tout naturel d'exiger en principe un certain talent de la part des citoyens qui puisent dans l'estime d'eux-mêmes le droit de guider leurs compatriotes dans la voie du juste et du vrai. L'honnêteté ne suffit pas dans l'espèce : le *vir bonus* doit être doublé de *dicendi peritus*.

Or ce n'est pas la première fois que je vois M^e Andrieux rester court au milieu de ses interminables périodes. Mû par le vif intérêt que je porte à ce Mirabeau en herbe, j'ai dû songer à empêcher que de pareils désagréments se renouvellent : j'ai fait pour cela quelques démarches, et j'ai réussi :

(1) On crut un instant qu'à la romance de la *Reine de Chypre* allait succéder la romance de *Joseph*.

L'administration du *Rasoir*, qui ne recule jamais devant aucun sacrifice, a, sur ma demande expresse, fait l'acquisition d'un vaste démêloir et d'un râteau de grande dimension.

Au premier jour, toute la rédaction se rendra en corps au domicile de M^e Andrieux, afin de lui offrir ces deux objets, de première nécessité pour un orateur qui a des phrases à débrouiller.

FAUSTIN.

ŒUVRES DE CHANOS DIT LAGARGUILLE

Employé à la Compagnie du gaz de la Guillotière.

Le *Rasoir* vous a fait connaître CHANOS, le même qui, toutes les semaines, sous le pseudonyme de *Lagarguille*, insulte Dieu et la religion catholique dans l'*Excommunié* et qui, le Vendredi-Saint, dernier, avec les 95 convives assemblés chez Bonnefond, rue Duguesclin, a cru devoir jeter une saucisse à la tête du Christ et couvrir le Golgotha de ses os de volaille.

Ce terrible libre-penseur, qui nie l'existence de Dieu et celle de l'âme, n'a pas toujours été aussi indépendant en matière de religion. Sa conversion à la libre pensée ne remonte même pas très-haut, si je m'en rapporte à son volume de vers intitulé les *Cent-un sonnets*.

Il y a une quinzaine de jours, j'ai acheté pour cinq sous ce livre chez un épiciers et je l'ai arraché à ce négociant juste au moment où il allait déchirer la première page pour y plier des anchois.

Il était temps que j'arrive.

Dieu me pardonne ! j'ai eu le courage de lire d'un bout à l'autre les *Cent-un sonnets*, dont le premier acheteur n'avait pas daigné couper plus d'une dizaine de feuillets.

Mais c'est toute une révélation que ce bouquin ! Il nous montre Chanoz sous des couleurs mystiques qui eussent presque fait honneur à saint Antoine (1) : on y parle de Dieu à chaque feuillet, on y proclame à chaque page l'immortalité de l'âme. Pour avoir écrit tout cela Chanoz mériterait d'être traité de *jésuite* par M. Raspail.

Rassure-toi, lecteur, je ne veux pas te faire avaler les cent-un sonnets : je vais seulement t'en servir un.

Ab uno disce omnes.

On lit dans le volume de M. Chanoz, pages 53 et 54 :

RÉVEIL.

La nature est un livre sublime où l'homme apprend à connaître son divin auteur.

J.-J. ROUSSEAU.

Le soleil
Nous éclaire ;
Vois le ciel,
Vois la terre !

Considère
Ce réveil.
Quel mystère
Sans pareil !

De la cime
A l'abîme,
Quel beau lieu !

O mon âme,
Douce flamme,
Songe à Dieu.

— Et la date, s'il vous plaît, de cette brillante et pieuse composition ?

— 24 juillet 1864.

Quand je vous dis que la conversion à la libre-pensée du sieur Chanoz, âgé aujourd'hui d'une cinquantaine d'années, est loin de se perdre dans la nuit des temps.

POLLUX.

DÉPÊCHES UNIVERSELLES

LYON, le 4 novembre. — Le *Rasoir* au citoyen Bancel.

Citoyen,

Vous savez l'intérêt que nous portons à tout ce qui vous arrive d'heureux et de malheureux.

(1) Notez que je ne parle pas de son compagnon afin de ne pas fournir à Brack l'occasion de prétendre que je fais des personnalités.

Est-il vrai que MM. Pelletan, Jules Simon, Ferry et vous soyez sortis avec une *veste* de la réunion de la salle Biette, boulevard de Clichy ?

BRUXELLES, le 5 novembre. — Le citoyen Bancel au *Rasoir*.

Infâme folliculaire, condottiere de la presse,

Il est complètement faux que nous soyons sortis de la réunion Biette avec une *veste*.

Ce qui a pu donner créance à cette rumeur erronée, je veux bien condescendre à vous le dire : c'est que, dans la bagarre, où nous avons été ballottés comme volants sur raquettes, les basques de nos paletots ont été coupées et ont disparu.

Ferry, entre autres, avait tout l'air d'un garçon de restaurant.

Quand on m'y repincera !...

LYON, le 4 novembre. — Denis Brack à M. Gagne.

Citoyen,

Admirateur sincère de votre système économique et partisan effréné de la philanthropophagie, je viens vous offrir ma personne en sacrifice.

Dites un mot, j'accours, et vous pourrez détailler mon corps par petits quartiers pour faire du pot-au-feu au peuple, dont je suis l'ami.

Je demande seulement qu'on me mange sans avoir dit préalablement un *Benedicite*.

PARIS, le 6 novembre. — M. Gagne à Denis Brack.

Me prenez-vous pour le docteur Lapommerais ou l'herboriste Joye ?

CAYENNE, le 6 novembre 1869. — Les Forçats à Denis Brack.

Tes confidences sur Dieu et la religion nous ont causé la plus profonde impression. On comprend que Dieu, ayant créé l'homme et l'ayant doué d'une intelligence capable de connaître, devait lui imposer une fin et des devoirs. On comprend aussi que la religion, prescrivant non-seulement les devoirs de l'homme envers Dieu, mais encore envers ses semblables, forme ainsi nécessairement la base et la clé de voûte de l'édifice social.

On comprend, de plus, que pour ébranler la société il faut nécessairement attaquer la religion.

Mais, quand on possède les connaissances que tu nous dévoiles, peut-on nier Dieu, insulter et vilipender la religion sans être un profond misérable ?

La conséquence nous semble inévitable, et notre conscience, révoltée de la duplicité de ta conduite, nous forcerait à rompre dès à présent avec toi, si nous suivions ses conseils.

Toutefois, avant d'en venir là, nous voulons entendre tes explications.

Tu voudrais bien ne pas oublier que nous exigeons de toi qu'elles soient sincères et complètes.

Salut et fraternité.

BRAQUEMAL, dit BRAS-D'ACIER.

ROBICHONVILLE, 6 novembre 1869. — Charles Robichon à Victor Hugo.

Citoyen,

Tu es pour moi non-seulement le premier et le plus grand des poètes, mais encore le premier et le plus grand des citoyens de notre pays.

Si ton cerveau porte les destinées de la poésie, il porte aussi celles de la France.

Il a donné la mesure de sa puissance de création ; il nous donnera prochainement, je l'espère, celle de sa capacité politique.

Je trouve, comme toi, que les événements marchent trop lentement.

Pour les hâter, tu voudrais, avec raison, jeter la société à la mer, et moi les gens par la fenêtre.

Tu connais sans doute mes procédés à l'égard d'un certain musicien. Je me propose d'en étendre la pratique le plus possible.

De plus, j'ai invité les rédacteurs du *Rasoir* (des genseurs, s'il en fut !) à monter à mon domicile, rue Mercière, 22, au 5^e, où je leur promettais une descente accélérée, et sans parachute, sur les dalles de la cour. Le spectacle, citoyen, eût été magnifique, et je ne puis y songer sans rire aux éclats.

Te les figures-tu piquant une tête dans le vide et exécutant un incomparable saut périlleux, sous l'impulsion que j'offrais de leur payer gratis ?

Eh bien ! croirais-tu que ces poltrons ont refusé de se prêter à l'expérience ? — C'est égal, l'effet de ma démarche subsiste.

C'est ainsi que je mets tes idées à exécution et que je prouve que je suis un homme d'action.

Salut et fraternité.

CHARLES ROBICHON.

P. S. — J'ai parié huit déjeuners avec certains amis que je recevrais de toi une réponse. Tu n'en as jamais refusé à personne, et j'espère bien que tu auras l'obligeance de ne pas me faire perdre mon pari.

Le Gérant-responsable, A. CHERANCÉ.

LYON. — Imp. d'Aimé VINGTRINIER, rue Belle-Cordière 14.